

LE PALAIS KARMIN

Entre le Kashmir, le Penjab et L'inde, se trouvait un minuscule royaume, le royaume d'Âm. Si petit qu'il ne lui était pas même nécessaire de se cacher. Si petit qu'une armée ne lui était d'aucune utilité. Si petit qu'il n'attirait ni haine, ni crainte, ni envie.

Baigné de milliers d'odeurs d'épices les plus variées, étourdi de couleurs chatoyantes d'où jaillissaient des myriades d'oiseaux somptueusement parés sous le regard d'une faune luxuriante. Ce pays était pour ses habitants comme un immense nid douillet, un cocon géant, d'où jamais aucune chrysalide ne sortait tant il était bon d'y rester vivre pelotonné à l'intérieur.

Ceux qui vivaient ici ne vivraient jamais ailleurs. C'était comme écrit dans un immense livre dont personne ne put jamais lire une seule ligne. Mais c'était ainsi. Qui aurait l'idée de fuir le bonheur ? Sinon le malheur lui-même.

Âm coulait donc des jours heureux depuis de

nombreux siècles, certains diront des lustres, épargné par les guerres et les famines, même les cataclysmes semblaient l'ignorer, bien sur quelquefois les conditions climatiques se déchaînaient, mais, quand dans les pays d'à côté, les inondations tuaient une bonne partie de la population, ici, l'eau se contentait de monter, doucement, presque péniblement comme pour avertir les habitants qu'il était temps de monter se mettre au sec. Un pacte de sérénité aurait été passé entre un ancien Maharadja d'Âm et Kali, la Déesse ultime. Cela remontait si loin, qu'aucun texte, aucune mémoire ne purent restituer le nom de cet homme qui mit pour toujours à l'abri sa cité de tous les maux.

Ici comme ailleurs, lorsque l'on ignore une chose on se met à la parer de nombreux noms, tous aussi faux les uns que les autres. Le Maharadja est donc passé par tous les noms possibles et inimaginables : Bathor, Zantam, Daron, Johdur, Johmou,...la liste au fil des siècles s'est allongée comme un jour sans fin. Mais ici, seulement et uniquement dans le royaume d'Âm, personne ne s'est battu pour imposer le nom qu'il

pensait vrai. Personne n'a pas même, un instant, imaginé le faire. C'était la particularité de cet état, c'est aussi pour cette raison que ce pays n'intéressait pas les belliqueux et les ambitieux, ici, ils ne pouvaient exercer de pouvoir pervers.

Anju vivait au sud, tandis que Subarta se prélassait au nord, bien qu'il y ait peu de distance entre eux du fait de la petitesse du royaume. D'accord, celui-ci était minuscule mais quand même pas microscopique. Anju était aussi brune que les blés sont blonds, Subarta était aussi blond que les blés le sont. Un jour le hasard, la chance, la destinée, le karma, ou je ne sais quoi encore les fit se rencontrer. Anju fut charmée des poèmes que composait Subarta, de 3 mots il faisait une couronne de fleurs d'hibiscus aux parfums inoubliables qui produisait elle-même d'autres mots semblables à la douceur de l'amour, de cet amour d'autres vers naissaient et donnaient vie à un monde inconnu que la belle Anju adorait visiter. Subarta, lui, fut conquis par la beauté extérieure et intérieure d'Anju, sa tolérance,

sa simplicité, son intelligence, il comprit à l'instant où il la vit que depuis le début de son temps, il créait pour elle, il vivait pour elle. Que pour elle. Exclusivement. Anju avoua à Subarta, passant au dessus de sa pudeur, son doux regard planté dans le sien, que leurs sentiments étaient communs et partagés.

A partir de ce moment là, le centre du monde se déplaça automatiquement au pays d'Âm, là où était Anju, là où était Subarta. Où était l'un, l'autre était. Sans contrainte, sans asservissement, sans aliénation.

Les jours et les nuits d'amours ne se comptaient plus. Ils aimaient prendre un cheval, filer dans le vent du grand lac Balikal, celui dont personne n'a pas une seule fois touché le fond, ou grimper dans cette montagne qui n'a jamais offert à quiconque de fouler ses cimes. Anju adorait se baigner le soir venu dans les eaux tièdes du lac, elle s'émerveillait de voir dans celles-ci, autour d'elle, pétiller sous la lune des milliers de petites bulles de lumières qui la caressait comme une multitude de mains invisibles. Douces et caressantes. Elle riait. Subarta se réjouissait de ce rire

d'enfant qui sortait de ce corps de femme. Pas assez à son goût, car voir sa compagne heureuse était comme voir le soleil se lever, on ne s'en lassait jamais. Au loin comme vissé à la surface de l'eau, de l'autre côté de la rive, on pouvait deviner les lueurs rougeoyantes du Palais Karmin

Bien que jeunes les deux amoureux avaient eu une vie « avant ». Anju avait un enfant et Subarta, deux, une fille vint faire le lien entre leurs petits, ainsi une chaîne ininterrompue de bonheur et de rires d'enfants se créa, dont les maillons s'appelaient dans l'ordre de naissance: Randir, Indrakshi, Narsi et Manorama, la petite dernière. La famille était au complet, c'était la richesse, le trésor d'Anju et de Subarta. Plus précieux que tout ce qui pouvait exister, plus précieux que ce qui n'existait pas, plus précieux que ce qui n'existerait jamais. Avec pour seule valeur universelle et intemporelle, l'Amour.

Ici les petits poussaient comme de sages herbes folles. Libres, heureux, confiants... Les habitants, et les familles de la cité étaient bienveillants avec tous les

bambins, et se proposaient toujours d'en prendre quelques uns pour agrandir leur tablée d'un soir, agrémentant ainsi leur repas de bons mots, de rires juvéniles et fripons. Ceci permettait aux jeunes parents habitant le royaume de pouvoir retrouver les rives amoureuses de l'intimité. Anju et Subarta allaient de plus en plus souvent au lac Balikal, préférant la douceur de ses eaux à la fraîcheur des montagnes. Subarta délaissait de plus en plus la poésie, au profit de Sa poésie. Sa poésie, c'était Anju, ses yeux noisette en amande, ses longs cheveux noirs, sa voix, son corps, tout d'elle le faisait vibrer. Les délicieux chants des oiseaux qui le ravissait, l'eau courante qui semblait chanter la beauté de la nature, tout lui paraissait bien fade en comparaison des mots que lui inspiraient l'amour de sa femme. Il était fasciné par sa féminité, sa grâce, sa manière de se déplacer comme une chatte, de s'habiller d'un rien, d'un sari ample, d'une tunique et d'un pantalon blanc, ou juste de l'air du temps. Anju devenait sans le réaliser une muse, une égérie, un être mythique pour son amoureux de mari. Ce qu'elle en

ressentait la flattait, elle englobait tout cela dans les forts sentiments qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre.

Le Palais Karmin, avec ses lumières pourpres virevoltant au loin dans la nuit, attirait de plus en plus leur attention. On en disait tant sur ce lieu. Tout le monde en parlait à mots couverts, mais personne n'y avait réellement mis les pieds. Le sultan Vedj El Rah, propriétaire de ce Palais, y organisait parait-il des fêtes dignes des plus belles représentations érotiques de Khajurâho. Le glissement des chairs, les souffles brûlants de désir, les regards appelant à se jeter dans les feux de braises du plaisir...on racontait tout sur cet endroit. Anju et Subarta en plus de leur amour avait un trait de caractère en commun, fort, indomptable et irrépressible: la curiosité.